



Roman

Le rêve d'un jardin



Dans son troisième livre, Fanny Desarzens parvient à esquisser des destins, de la naissance à la mort, d'une manière saisissante. (Peter Klaunzer/Keystone)

Julien Burri

Autour du désir
d'une petite propriété
à la campagne,
Fanny Desarzens parvient
à faire ressentir la fuite
du temps et la succession
des générations

Le style évoque Ramuz. Cette façon d'énumérer les éléments d'un paysage dans une scansion dépouillée; cette simplicité travaillée, ce côté direct dans l'adresse au lecteur aussi. La beauté de vies humbles et apparemment «sans histoire». «Ce n'est ni la montagne ni la mer. Ça se passe entre les deux, c'est un plateau dans ce niveau du monde. Et ce qui surprend d'abord, c'est la couleur. La même teinte qui se décline dans tout ce grand espace. Partout, c'est vert. Ce sont tous ces champs qui quadrillent la terre.» Ainsi commence *Ce qu'il reste de tout ça*. Ce lieu jamais nommé, c'est la Suisse rurale.

Bien vite, le lecteur cesse de penser à Ramuz et se plonge dans le récit de Desarzens.



L'écrivaine raconte plusieurs vies qui s'engendrent les unes les autres. En leur consacrant à chaque fois quelques pages, elle parvient à esquisser des destins, de la naissance à la mort, d'une manière saisissante. Le texte est à la fois très émouvant et puissamment charpenté. Il pourrait se résumer à un mouvement: le roulement des générations, non pas tonitruant, mais à bas bruit: enfance, adolescence, maturité, vieillesse. Comme la pyramide des âges, cette image d'Epinal par laquelle on représentait la vie des hommes et des femmes telle une ascension suivie d'un déclin, calquées sur le cycle des saisons.

«Une grande tranquillité»

Ces vies laborieuses paraissent se succéder en un clin d'œil. «C'en est qu'un grand rouage, ça ne va que vers l'avant.» Et plus loin: «On sentait un grand mouvement cyclique, une génération qui s'avance et fait reculer l'ancienne. Et ça recule jusqu'à basculer, pour laisser la place.» L'autrice met en scène la beauté et le mystère de chaque vie et la mâchoire du temps qui la broie, l'énergie déployée à durer et l'impuissance, à la fin, mais toujours avec noblesse.

Ce roman raconte une lignée. Les couples se forment sans savoir pourquoi. Ils font des enfants, deviennent vieux à leur tour en un paragraphe ou deux et contemplent leurs petits-enfants. Résumé ainsi, il y a de quoi avoir le tournis, mal au cœur comme dans un carrousel trop rapide. Pas chez Fanny Desarzens. La Lausannoise n'est jamais au-dessus de la mêlée, son regard est empreint de compassion, de douceur.

Mûres et romarin

Au début, dans cette Suisse rurale, le monde semble fait à la mesure humaine. A chacun une place attribuée. Tout se passe dans «une grande tranquillité» et «chacun se contentait de ce qu'il connaissait». Entre les habitants et la terre, un accord règne. Mais suite aux chamboulements économiques, industriels et sociaux sans doute, l'intranquillité grandit. C'est peut-être pour cela que le besoin d'un lieu à soi se fait sentir, pour s'ancrer à nouveau, se relier les uns avec les autres, renouer avec son corps et avec le temps ample de la nature. L'idée naît chez Marianne. Un soir, à table, devant son époux Daniel et leurs deux enfants, elle ose: «Je pense que ce serait bien d'avoir une maison en dehors de la ville.»

A la fin, que reste-t-il «de tout ça», de ces femmes et ces hommes qui s'aiment, souffrent, travaillent? Un rêve, celui d'une parcelle à la campagne, d'un jardin de mûres et de romarin qu'on espère bientôt garni d'un modeste gîte pour passer les fins de semaine et les vacances. Un lieu à soi, où être libres. Ce jardin symbolise le temps qu'on aimerait partager. Un lopin sera bel et bien acquis: «Sur le terrain acheté, on construira une sorte de cabanon, comme ces baraquements qu'on pouvait voir au bord du lac. On le fera avec l'argent qui reste, qui se refera. C'était simple. Ils ont choisi ce qui était dans leurs moyens.

Une parcelle joliment carrée. Avec une longue corde qui passait derrière quatre poteaux, on pouvait voir les dimensions exactes. Ils avaient enjambé la corde, ils s'étaient trouvés au milieu du carré. Ils tournaient sur eux-mêmes, à imaginer comment ça pouvait être.»

Il n'existera pas pour autant, ce pays de Cocagne, mais son rêve, son désir, l'espoir qu'il suscite, son ombre parfois pesante, se transmettra sur plusieurs générations. Fanny Desarzens, née en 1993, publie ici son troisième livre après *Galel* (2022, Prix suisse de littérature) et *Chesa Seraina* (2023), en réalité son premier texte achevé, qui évoquait déjà un terrain familial et une maison perdue et retrouvée. ■

L'autrice sera présente au Livre sur les quais, à Morges, du 30 août au 1er septembre. Elle dialoguera avec l'écrivain Bruno Pellegrino à la librairie Le Temps d'un livre (Rue Du-Roveray 13, à Genève) le samedi 24 août à 11 heures.



Genre Roman
Autrice Fanny Desarzens
Titre Ce qu'il reste de tout ça
Editions Slatkine
Pages 157